

AUX SOURCES DU LABYRINTHE

par Maurice DELCROIX (Anvers)

Ce titre ne se refuse pas à suggérer que le labyrinthe soit, pour Marguerite Yourcenar, une fluide allégorie de la vie, laquelle, on le sait, est "comme l'eau qui coule", avec ses remous et ses gouffres. L'exposé se limitera toutefois au *Labyrinthe du monde*, œuvre de fin de vie, en trois volumes, *Souvenirs pieux*, *Archives du Nord* et *Quoi? L'Éternité*, qui commence comme une autobiographie et se poursuit comme une chronique romancée des lignages géniteurs. Les sources livresques, érudites et locales de cette œuvre ont déjà été approchées par Camille Van Woerkum^[1], les sources mythiques et littéraires, de même que la dissémination du thème du labyrinthe dans d'autres écrits du même auteur, ont été explorées par Maria-José Vázquez de Parga et René Garguilo^[2], l'intérêt de ces études n'étant jamais si grand que lorsqu'elles analysent dans l'œuvre elle-même la présence de ces sources et l'appropriation qui en est faite.

S'il est une source inscrite dans l'œuvre, c'est bien la pression intérieure qui en alimente, pour l'écrivain, la nécessité et dont la configuration des formes où elle s'exprime contient et canalise la

[1] Camille Van Woerkum, "Sources explicites et influences cachées dans *Archives du Nord* et *Quoi? L'Éternité* de Marguerite Yourcenar", Actes du colloque d'Anvers, 1990, *Roman, histoire et mythe dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, S. et M. Delcroix, éd., Tours, SIEY 1995, p. 431-439.

[2] Maria-José Vázquez de Parga, "Le labyrinthe de Marguerite Yourcenar", *Bulletin de la S.I.E.Y.*, n° 4 (juin 1989), p. 41-51; René Garguilo, "Le mythe du labyrinthe et ses modulations dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar", *Roman, histoire et mythe*, op. cit., p. 197-205).

force, la dissimulant parfois sous l'évidence d'un besoin contradictoire qui lui donne vertu de source cachée. On aura compris qu'il s'agit de ce qu'un psychocritique freudien aurait appelé un peu sommairement le *retour du refoulé*, lequel ne resurgit que sous le masque, dans ce qui était pour Charles Mauron une autothérapie par fantasmagorie. Mais pour désentraver les sources avec un Bachelard et laisser librement couler la métaphore avec un Lacan, nous parlerions plus volontiers de résurgence et de goulot, voire de fermentation bondée et de vin capiteux, si Marguerite Yourcenar ne nous imposait de parler aussi de sanies et de sang.

En tout état de cause, une psychocritique postmoderne ne saurait se contenter de regarder en arrière, vers le schéma psychique originel où les instances du moi semblent si tributaires des instances familiales. La source est faite pour couler et c'est son parcours, fût-il labyrinthique, qui nous occupe ici : à savoir l'œuvre comme écriture et comme style. Ce genre de source, si elle est vraiment de l'ordre des motivations profondes, doit affecter à la fois les structures du livre et ses failles, c'est-à-dire cette construction et cette déconstruction dont il est le produit et, pour nous lecteurs, dans le meilleur des cas, le reproducteur.

Or je constate après tant d'autres que le projet d'autobiographie par lequel s'ouvre *Souvenirs pieux* – "L'être que j'appelle moi vint au monde [...]", etc. –, tout de suite traversé par la difficulté, pour Marguerite Yourcenar, de reconstituer sa propre vie (exactement comme Hadrien le ressentait au début de ses *Mémoires*), bifurque aussitôt vers les deux lignées familiales que se partageront *Souvenirs pieux* et *Archives du Nord*, la lignée maternelle et la lignée paternelle, en attendant que *Quoi? L'Éternité*, prolongeant l'évocation du père, se consacre pour une bonne part à un personnage hors lignée dont nous reparlerons.

L'exergue du Koan Zen conjoint en sa brièveté énigmatique et son échelonnage vertical – traduit ici horizontalement – les deux perspectives et leur fruit : "Quel / était / votre / visage / avant / que / votre / père / et / votre / mère / se / fussent / rencontrés?". On pourrait croire qu'en dépit de sa généralité cet exergue est en régres-

sion par rapport au projet réalisé, puisque la narratrice parlera moins de soi que de ceux qui l'ont précédée, si l'on ne savait, à la suite d'Yvan Leclerc^[3], que Yourcenar ne peut véritablement parler de soi que sous des masques, généralement nobles, inventés ou empruntés à autrui, qu'ils soient historiques ou de fiction.

Mais précisément, un père et une mère ne sont pas des fictions, si même *Souvenirs pieux* s'emploie à montrer qu'on les reconstitue de la même manière qu'on constitue des personnages de roman. Ou du moins, ils ne le sont pas à un même degré. L'écriture, quand elle s'empare d'eux, touche au culte des morts, ou au contraire, iconoclaste, renverse les dieux lares. Tout bien pesé, la mère, morte à la naissance de sa fille, ne saurait peser le même poids que le père, avec qui l'on a vécu vingt-six ans. Sauf à peser davantage. C'est en effet par elle qu'on commence, au premier chapitre du premier volume.

Laissons dériver la métaphore, puisqu'il s'agit de source: au commencement était le *mer* – témoin *Archives du Nord*. À Marguerite Yourcenar, qui a pris la peine de noter, pour protester contre ce jeu de mots, qu'il n'était possible qu'en français, on aurait aimé faire observer que c'est en français qu'elle écrit et que la peine qu'elle prend de réfuter un jeu de mots presque innocent implique du moins qu'elle-même y fut sensible. Donc, au commencement était la *mère*. Quoi de plus naturel, dira-t-on? D'autant que la vie ne lui laissa guère d'autre rôle que celui-là.

Mais les choses se compliquent dès l'abord. Si le premier chapitre de *Souvenirs pieux* s'intitule, non pas "Ma naissance", mais "L'Accouchement", adoptant – pourrait-on croire un instant – le point de vue de l'accouchée, ce n'est pas sans ambiguïté: l'article défini peut certes rester attaché à la particularité d'un événement unique – unique pour l'intéressée –, mais il peut aussi relever d'une volonté de généralisation qui aurait pour effet d'estomper Fernande aux fins de la fondre dans la communauté universelle des partu-

[3] Yvan Leclerc, "Comment parler de soi?", *Il Confronto letterario*, Supplemento al numero 5, 1986, p. 81-90.

rientes, de même que l'affairement des servantes autour d'elle est assimilé aux "gestes faits depuis des millénaires par des successions de femmes" (SP 722). Je propose de compter parmi les premiers dysfonctionnements du texte cette incertitude du regard sur une même réalité, tantôt se rapprochant, tantôt s'éloignant d'elle.

Beaucoup de lecteurs vite choqués se sont dits choqués que Marguerite Yourcenar appelât sa mère Fernande. Le prénom n'est sans doute, pour les gens pressés, qu'une façon expéditive de désigner efficacement un membre d'une famille qui en compte beaucoup. Mais il est patent que le texte recèle de plus graves irrévérences, et même une sorte de reniement, souvent cité:

Je m'inscris en faux contre l'assertion, souvent entendue, que la perte prématurée d'une mère est toujours un désastre [...] (SP 744).

À ces propos, qui clôturent ou presque le chapitre, les âmes sensibles en ajouteront d'autres, souvent jugés déplacés, comme par exemple l'évocation des "draps salis du sang et des excréments de la naissance"^[4], qu'on roule en boule, ou des "visqueux [...] appendices de toute nativité", qu'on "incin[ère] dans les braises de la cuisine" (*ibid.*): mettre au monde n'est pas mettre bas, et mieux vaudrait s'occuper de l'enfant que des abattis. Mais ceux qui s'offusquent négligent de voir que les résidus de la naissance ne sont pas seulement dit *visqueux*, mais *sacrés*, que l'incinération est un rite chez certains peuples et que, chez Yourcenar, rapprocher l'homme de l'animal est une façon de retourner au primordial.

En revanche, la photo mortuaire qui montre le ventre de Fernande "ballonné par la péritonite, qui bombe le drap comme si elle attendait encore son enfant" (SP 733) rappelle indéniablement ces maternités dénaturées dont les *Nouvelles orientales*, parce qu'elles cultivent la fantasmagorie cruelle des légendes et de la primitivité, ont fourni quelques exemples – Kâli décapitée "écras[ant]

[4] SP 722. Voir aussi: 733, où les vivants sont définis, à propos de la photo de la morte, comme ceux qui reçoivent "en soi des aliments pour en excréter ensuite une partie".

les êtres qu'elle enfantait comme une laie qui se retourne sur sa portée" (*OR* 1205), ou "sent[ant] monter des profondeurs d'elle-même", quand elle rencontre le Sage, la résorption du Tout en Rien, "comme si ce pur néant qu'elle venait de concevoir tressaillait en elle à la façon d'un futur enfant" (*ibid.*). Exemples où l'enfant plus que la mère est victime, l'inversion n'étonnant personne.

Au commencement était la mère et, dans le dur réel, le commencement de l'enfant fut pour elle la fin. Il ne s'agit pas, encore une fois, de rejoindre inconditionnellement les raccourcis de la psychanalyse rétrospective, mais de rendre compte de la structure livresque du labyrinthe. Premier chapitre, l'accouchement; le second, entamant la lignée maternelle, commence par une phrase curieuse: "Je profite de la vitesse acquise dans les pages qui précèdent [...]" pour écrire les suivantes (*EM* 749). Or l'accouchement et ses préalables ont pris quarante pages pour quelques jours, pour quelques mois. "La Tournée des châteaux" – c'est le titre du deuxième chapitre – en mettra soixante pour couvrir quelque cinq cents ans, avec une pointe jusqu'au siècle d'Hadrien. Encore s'est-il attardé pendant les trente dernières pages sur la maison de Suarlée et particulièrement sur Mathilde, la grand-mère maternelle et plus encore la bonne mère. Naturel, encore une fois: plus proche, elle est mieux connaissable que de plus anciennes dans la lignée. Mathilde est particulièrement féconde: dix enfants, y compris les morts en bas âge, car elle est bonne mère aussi pour ceux qui dorment au cimetière voisin; dix ans sur dix-huit "au service des divinités génitrices" (*EM* 786). Le chapitre s'achève bien entendu sur la mort de Mathilde, alors que la vie continue à Suarlée. Morte en couches? pas tout à fait: en fausse couche et la gorge incisée pour parer au croup, quatorze mois après la naissance de Fernande. Presque un meurtre.

En pendant à Mathilde, vers le début du chapitre, qui trouve-t-on? Saint-Just, parce qu'il est possiblement passé à Marchienne, autre lieu d'implantation familiale. Saint-Just le coupeur de têtes, et la sienne y passa. Du sang encore. Kâli aussi était "décapitée", selon le titre de cette nouvelle orientale. Je m'interdis de trop parler ici de

la veuve Aphrodisia – pour en avoir trop parlé ailleurs^[5] –, qui avait dû étouffer l'enfant de l'amour "sans avoir pris la peine de le laver" (OR 1197), et n'aura porté ensuite que la tête de son amant, décapité lui-aussi, qu'elle cache dans son tablier comme une "pastèque bien rouge": fruit dégénéré (OR 1200).

Certes, le troisième chapitre ne parle guère que d'hommes, les "Deux voyageurs en route vers la région immuable", comme l'annonce le titre, Rémo et Octave, le révolté et le suave. Du moins ont-ils en commun, avec l'écrivain, d'avoir écrit, et ce rapport narcissique est le premier signalé et célébré comme tel dans une quête où le moi officiel n'a pas cessé de transparaître par son érudition et ses jugements cinglants. Selon la loi indiscutable de la chronologie, Fernande trouve, cependant à reparaître, mais enfant et tout à fait charmante auprès de l'oncle Octave. Elle sera jeune fille et jeune femme au dernier chapitre, qui porte d'ailleurs son nom, et même bonne et attentionnée pour celui qu'elle épousera, lorsqu'il se rend à la messe dite "de fin d'année" à la mémoire de sa première femme.

Bref, Fernande est au commencement et à la fin de ces *Souvenirs pieux*, à la source et à la fin du premier volume du *Labyrinthe*. Sanglante à l'origine, souriante au terme. Certes, les remarques acidulées ne manquent pas, sur le couple bientôt rompu qu'elle forme avec Michel, la rupture définitive qu'est la mort étant en quelque sorte anticipée et rationalisée par les indices d'une faille de l'amour (EM 744-745). Mais la dominante de l'ensemble rappelle une phrase du premier chapitre: "Aujourd'hui", écrivait Marguerite à propos de sa mère.

[...] mon présent effort pour ressaisir et raconter son histoire m'emplit à son égard d'une sympathie que jusqu'ici je n'avais pas (EM 745).

On comprend mieux l'image de la "vitesse acquise" par ce premier chapitre. Tout se passe comme si Fernande – celle de la mort – avait

[5] "Marguerite Yourcenar, *La veuve Aphrodisia*. Analyse textuelle et analyse du récit", *Marche Romane*, vol. XXXV, n° 1-2, 1985, p. 53-72, ou encore: "Les *Nouvelles orientales*: construction d'un recueil", Actes du premier colloque international de Valencia consacré à Marguerite Yourcenar (1982), Universitat de Valencia, 1986, notamment p. 68-71.

été un obstacle qu'il fallait franchir ou, pour adopter le vocabulaire yourcenarien, *traverser*; pour pouvoir écrire la suite et en fin de compte, raconter Fernande: Fernande de la vie. Dans l'inversion de rôles à laquelle se prête la féminité, il fallait accoucher de la mère. Lors de la visite au cimetière de Suarlée, en 1956^[6], la dame sur le retour qui, pour la première fois, "médit[e]" devant "l'enclos familial", *posant* ses paumes sur les barreaux rouillés plutôt que, par exemple, de les joindre (EM 740), aurait pensé ceci, selon la narratrice:

Quoi que je fisse, je n'arrivais pas à établir un rapport entre ces gens étendus là et moi. [...] J'avais traversé Fernande (EM 739).

Ces gens étendus là, c'est une façon de dire *ces gens-là* sans le dire, en atténuant la brutalité de la référence. Celle qui médite pense bien que c'est à elle, la survivante "de faire ici quelque chose" (EM 740), mais déclare froidement: "J'aurais pu [...] faire repeindre la grille et sarcler la terre. [...] L'idée [...] ne m'en vint même pas"^[7]. Celle qui écrit, au contraire, dès ce premier chapitre, peut nous donner à lire:

J'ai plus de deux fois l'âge [que Fernande] avait ce 18 juin 1903, et me penche vers elle comme vers une fille [...] (EM 745).

Qu'on nous permette quelques paroles excessives, qui seraient mieux à leur place dans la bouche d'un psychiatre ou plus exactement, selon le mot de M. Yourcenar, d'un psychiatre de *drugstore*. Une enfant tue sa mère en naissant, compromettant son innocence à elle. Elle en est aujourd'hui le témoin vivant, c'est-à-dire la seconde victime. Elle en refuse le malheur pour en mieux rejeter cette responsabilité qu'elle n'a pas. À la fin de sa vie, elle écrit ce qu'elle a toujours voulu écrire. La scène primitive est pour elle une parturition sanglante. Mais l'écriture libère, inverse les rôles: la fille adopte la mère, sans s'interdire de la juger. La mise à mort devient

[6] Voir ici la communication de Bérengère Deprez.

[7] On sait qu'au contraire Marguerite Yourcenar fit restaurer l'enclos.

mise au monde, au monde des mots. Du moins le temps d'élever le cénotaphe.

Car l'écriture ne s'arrête pas là, au retour du refoulé. Au départ et à l'aboutissement du premier volume du *Labyrinthe*, Fernande sera-t-elle à la clôture du dernier?

Les critiques (surtout journalistiques) qui prennent au mot l'insensibilité revendiquée par M. Yourcenar à propos de la perte de sa mère lui concèdent assez fréquemment une mère substitutive – quand ce n'est pas, en la même personne, une amante avant la lettre. Mais c'est la lettre qui nous importe. Celle qui n'apparaît dans *Souvenirs pieux* que sous le prénom et la nationalité de "Monique, la belle Hollandaise" (EM 930) devient, dans *Quoi? L'Éternité*, le personnage transcendant, sous son prénom véritable, mais toujours sous un nom d'emprunt: Jeanne de Reval^[8]. Comme Monique était déjà le prénom de la destinataire absente dans cette longue lettre de séparation qu'était le premier roman de l'écrivain, *Alexis ou le Traité du vain combat* (1929), on peut se demander si ce n'est pas elle, plutôt que Fernande, qui est à la source comme à la fin de l'œuvre elle-même. Mais le dernier chapitre de *Quoi? L'Éternité* s'intitule "Les Sentiers enchevêtrés" et ne parle que d'Egon, son mari.

Je ne puis ici qu'esquisser la thèse et l'argument. Jeanne n'est pas seulement, dans *Le Labyrinthe*, l'amie de couvent et d'une certaine manière la rivale de Fernande – et cela dès que Michel de Crayencour l'aperçoit, demoiselle d'honneur à son mariage à lui, comme elle sera toute sa vie dame de haut honneur et même après qu'il aura consommé avec elle "La Déchirure"^[9]. "Belle et toute bonne" (EM 1367), elle est celle que la mémorialiste, racontant la scène quasi mythique de la marche vers la mer lors du premier séjour à Scheveningue, choisit comme mère^[10]: "je veux, écrit-elle,

[8] En fait Jeanne de Vietinghoff, dont un essai des années 20 célébrait le tombeau et qui devint Isolde dans les "Sept poèmes pour une morte" en 1927.

[9] Faut-il le rappeler: ce titre est appliqué, par analogie et dissimulation, au chapitre d'une autre déchirure, sans séparation cette fois, entre Jeanne et Egon.

[10] En l'occurrence, le choix s'opère entre Jeanne et Barbara, la bonne qui s'occupe de l'enfant à la mort de Fernande. Pour Barbara, voir surtout SP 744 ("Barbara ne fit pas que remplacer pour moi la mère [...]; elle fut ma mère") et AN 1341.

que cette promenade ait été une sorte d'enlèvement loin du petit monde domestique connu, une espèce d'*adoption*" (QE 1273; je souligne). Scène mythique en effet: on y voit déjà les indices de ce qui sera, au moment de la rupture avec Michel, l'assimilation de Jeanne à la Victoire de Samothrace:

Il semble à la petite que la longue jupe et la longue écharpe blanches palpitent au vent comme des ailes (*ibid.*).

Armée pour la disparition comme pour l'envol, elle a tout pour remplacer Fernande, et la remplacer comme un manque de plus.

Il faut toutefois s'entendre sur le fond en interrogeant la forme. Les fantasmes du Don Juan paternel devant sa demoiselle d'honneur nous intéressent assez peu dans ce cas. Si Jeanne a remplacé Fernande pour Michel, c'est après la mort de Fernande. Si elle l'a remplacée pour l'enfant, c'est après sa mort à elle, au temps de rassembler les miettes de l'enfance; éventuellement au moment de l'écriture. Si, entre Michel et Jeanne, la relation amoureuse fut possible, voire plausible, elle n'en est pas moins, dans *Le Labyrinthe*, une construction opérée quasi de toutes pièces par une narratrice vieillissante. Entre Jeanne et Marguerite, Michel fut le médiateur. Que de détours pour une filiation.

Nous pensons qu'il faut avoir beaucoup manqué de mère pour s'en fabriquer laborieusement une, de papier, et sur le tard. Marguerite fillette ou jeune femme a très peu revu Jeanne. Marguerite écrivain en a la photo, plus peut-être que le souvenir. Cette vraie mère est une mère postiche: si elle tend à se figer, c'est en statue, à l'instar de la Vénus ou de la Victoire du Louvre et, dans le second cas, on l'a vu, une statue qui marche, s'envole et disparaît.

Ne disputons pas à Jeanne son prestige. Il y a mieux à faire. La prétendue substitution pourrait bien avoir quelque chose d'un partage, voire même d'un participation. La phrase de Fernande qui hérisse le plus Marguerite enfant est une des dernières prononcées par la mourante, et la dernière citée dans la chapitre de "L'Accouchement":

Si la petite a jamais envie de se faire religieuse, qu'on ne l'en empêche pas (SP 735).

Et la petite de renâcler devant ce qu'elle considère, à tort, comme une vocation imposée, alors qu'il ne s'agit que de la permettre. "De quoi se mêlaient tous *ces gens-là*?" (*ibid.* je souligne) – formule brutale, dont le pluriel et le démonstratif dédaigneux prennent toute leur force, confrontés à ceux déjà cités de la visite à Suarlée, ceux-ci propres à la circonstance et dissociés par un participe qui justifie et anoblit la mise à distance en se rapprochant de la tradition des gisants:

[...] je n'arrivais pas à établir un rapport entre *ces gens* étendus là et moi (SP 739; je souligne).

Pourtant, elle a précédemment concédé ceci – concession parcimonieuse:

Il m'arrive de me dire que, tardivement, et à ma manière, je suis entrée en religion, et que le désir de Mme de C*** s'est réalisé d'une façon que sans doute elle n'eût ni approuvée ni comprise (SP 736).

Ni approuvée, ni comprise. C'est reprendre d'une main ce qu'on accordait de l'autre.

Mais élargissons l'éventail des mères, à la manière du Nerval d'*Aurélia*. Le chapitre "*Necromantia*", dans *Quoi? L'Éternité*, fait l'éloge funèbre de Marie la catholique, la sœur cadette de Michel, frappée au cœur par une balle qui, comme par hasard, a fait ricochet. Ce n'est pas le tragique spectaculaire de la scène qui intéresse Marguerite Yourcenar, mais le fait que, selon elle, Marie, à en juger par ses résolutions de retraite pieuse, a prévu sa mort et l'a offerte pour les siens. Mort sacrificielle, dès lors, qui relève du témoignage par l'adhésion dont la narratrice la gratifie. Or Marguerite adolescente croise un vieux couple ami de Marie: "N'êtes-vous pas la fille de Marie de Sacy? – Non, madame. Je suis sa nièce" (QE 1233). Même récusée alors, et à bon droit, une autre maternité substitutive

se propose ainsi, elle aussi selon le cœur, qui justifie ici que l'anecdote ait été retenue et surtout qu'elle soit racontée.

Jeanne elle-même, la protestante, est religieuse en tout, même dans le complet abandon du corps. Au Sacré-Cœur de Bruxelles, "[1]a ferveur nue de la jeune luthérienne étonne Fernande" (*QE* 1239). Après qu'elle s'est donnée à Michel – "simplement", nous dit-on (*QE* 1274) –, ce qui l'étonne, lui, en elle, c'est Dieu – "la pierre d'achoppement" (*QE* 1276) –: elle "aime Dieu dans Egon", son mari, et pour ce qui est de Michel, "elle l'aime en Dieu qui lui a donné cet ami" (*QE* 1277). Peu importe que M. Yourcenar, à ce propos, insiste autant sur la liberté des amours que sur l'amour de Dieu. Ce qui compte pour nous, c'est que les trois mères, substitutives ou non, aient en commun cette religiosité disparate, qui semble prendre, aux yeux de la narratrice, de plus en plus d'importance.

Or il est un passage qui semble bien faire la synthèse de ce que nous avançons. L'abbé Lemire, ami de Michel, vient de le tirer d'un mauvais pas. Au moment de se quitter, le prêtre – défroqué, comme il se doit – trace un signe de croix sur le front de Marguerite enfant:

C'était justement l'année où, dans les bois d'Enghien, un monsieur et une dame inconnus avaient cru reconnaître en moi une fille de Marie. Mais je n'étais pas la fille de Marie; je n'étais pas non plus la fille de Fernande; elle était trop lointaine, trop fragile, trop dissipée dans l'oubli. J'étais davantage la fille de Jeanne [...] (*QE* 1402).

D'avantage n'est pas *seulement*. Le mot relativise les négations initiales, dont l'une pourrait n'être que la rectification d'une erreur, mais dont la seconde, négation d'une vérité biologique indiscutable, dit la distance avec toute l'insistance de la frustration et du rejet qu'elle entraîne. Synthèse par l'apparence, le passage n'est pas encore l'apaisement – trop explicite sans doute pour cela. Sous quel masque, ou dans quelle obscurité faut-il chercher la "preuve impondérable"^[11]?

[11] Dans "L'homme qui a aimé les Néréides", nouvelle orientale, cette expression ambiguë atteste la difficulté de distinguer entre femmes et divinités secondaires (*OR* 1184).

Quittons Marie en chemin – *Necromantia*. Pour départager Jeanne et Fernande, il est une petite phrase, à première vue totalement impersonnelle, que les circonstances seules semblent avoir appliquée à la mère réelle. C'est la dernière formule de son *Souvenir pieux*:

Elle a toujours essayé de faire de son mieux (SP 742).

Bien que “sans nom d’auteur”, M. Yourcenar la “suppose rédigé[e] par M. de C***” (*ibid.*): signe indirect d’appropriation. Après quoi elle se hâte d’en relativiser la valeur. Mais elle ajoute: “La formule rappelle la devise des Van Eyck, *Als ik kan*, que j’ai toujours voulu faire mienne”^[12]. Cette jonction explicite, encore que détournée et approximative, déguisée en partie par la langue flamande utilisée sans traduction, entre la caractérisation mortuaire d’un être et le projet d’un écrivain, n’aurait pas tant de valeur significative si, à quelque six cents pages de là, évoquant à propos de Jeanne, la souffrance de la fidélité bafouée, M. Yourcenar ne rendait compte en ces termes de cette fidélité et de cette souffrance:

Elle a essayé de faire de son mieux (QE 1320).

Als ik kan... Que le contraste de la mère réelle et de la mère substitutive, alimenté obstinément tout au long du parcours méandreux, vienne à distance trébucher sur les mêmes mots dits maladroits, mais simples et humbles par-dessus tout, c’est assez pour que les deux amies du Sacré-Cœur renouent entre elles et plus nettement encore avec cette volonté de bien faire qui n’est pas sans lien avec leur conscience du sacré. Ces mères étaient des sœurs. Dans le labyrinthe des mots, une formule conventionnelle, monotone comme la répétition, mais discrète comme la distance, imperceptible comme un cheveu perdu dans la laine d’un vêtement, aura été le fil d’Ariane par la grâce duquel un souvenir se fit pieux.

[12] OR 835. Voir aussi la dernière réponse au questionnaire Marcel Proust, repris par Jean Blot dans son essai: “*Quelle est votre devise?* – Aucune, mais j’aime celle des frères Van Eyck: *Als ik kan*, (comme je peux)” (*Marguerite Yourcenar*, Paris, Seghers, 1971, p. 182)